



SOME RIGHTS RESERVED

Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Pour télécharger gratuitement d'autres récits et nouvelles, rendez-vous en ligne à l'adresse www.abrisdeglace.com

Roman noir

Si quelqu'un d'autre que moi lit ceci, c'est que je suis mort – assassiné. Il n'est donc pas exagéré de prétendre que ceci est en quelque sorte mon testament. Tout ce que j'ai à léguer, c'est une énigme ; ou deux énigmes qui n'en font qu'une, ou bien encore une suite infinie d'énigmes, dont la seule pensée tantôt me donne le vertige et endort ma peur pour un temps, tantôt redouble l'angoisse qui me poursuit depuis ce matin, la décuple, la multiplie à l'infini. Depuis ce matin, l'intensité de ma peur suit une courbe exponentielle. Elle s'alimente d'elle-même, selon le schéma infernal de ces chaînes de la chance qui en ce moment propagent dans toute la ville leurs vagues sans cesse grossies : un matin, vous recevez une lettre anonyme, généralement postée depuis une boîte tout aussi anonyme de la poste centrale ; à l'intérieur de l'enveloppe, la photocopie – ou la photocopie de la photocopie – d'un message laconique et terrifiant. Soit vous photocopiez à votre tour ce message en treize exemplaires que vous posterez ensuite à treize adresses choisies au hasard dans l'annuaire de la ville, soit vous vous exposez aux pires calamités. Mathématiquement, quelques semaines suffisent pour que le processus s'enfle jusqu'à inonder chaque boîte aux lettres de la ville de dizaines puis de centaines de messages tous semblables et semblablement terrifiants, cela n'a pas de fin.

C'est d'ailleurs par une lettre que j'ai reçue ce matin que tout a commencé, une

lettre non signée ; j'ai déchiré l'enveloppe et jeté les confetti de papier dans le vide-ordures avant de la lire, comme je fais toujours, mais je me souviens qu'elle portait le cachet de la poste centrale — je m'en souviens parce que depuis quelque temps, le cachet a changé et représente une plume trempée dans un flacon frappé d'une tête de mort semblable à celle qui figure sur les paquets de mort-aux-rats, en hommage au festival du roman noir qui se tient en ce moment dans nos murs. C'est à cause des rats, justement, que j'ai pris l'habitude de jeter tous les papiers inutiles qui auparavant traînaient sur mon bureau et un peu partout dans l'appartement : ces temps-ci, l'immeuble en est infesté et le papier semble les attirer tout particulièrement.

Il me vient à l'esprit que tout semble avoir commencé en même temps : le festival, la multiplication soudaine et selon la police impossible à endiguer de ces chaînes de la chance, d'ordinaire endémiques mais s'épuisant d'elles-mêmes avant d'avoir pris de telles proportions, la brusque prolifération des rats. Tout ce papier... Je ne pense pas avoir entendu quiconque encore faire le rapprochement, que ce soit dans la cour de l'immeuble, au bureau ou encore à la radio, mais depuis une dizaine de jours il n'est plus question nulle part d'autre chose : le concierge, chaque fois qu'il me voit passer devant sa loge, exhibe de nouvelles victimes de la guerre impitoyable et sans fin qu'il mène aux rats, les bulletins d'information diffusent tous le même message du maire faisant appel à l'esprit civique de nos concitoyens pour que cessent les chaînes de la chance, partout des affiches annoncent conférences et séances de dédicaces, les vendeurs ambulants du festival et les libraires inondent la ville de polars dans des éditions bon marché aux couvertures ensanglantées.

Il règne une atmosphère étrange, en vérité. Ce matin encore, alors que j'allais chercher mon courrier, ma baguette de pain sous le bras, le concierge m'a mis sous le nez les cadavres de quatre gros rats en prédisant la fin du monde : eh bien, personne n'a eu l'air surpris de l'entendre se répandre en imprécations et en visions d'apocalypse. Il est vrai que la vieille fille du troisième qui seule se trouvait là joue volontiers elle-même les pythonisses ; en fait, je la soupçonne de tenir boutique de sorcellerie. Mais moi-même, il ne m'a pas paru que le bonhomme et ses discours de fou détonnaient. Je m'en suis fait la réflexion un peu plus tard en ouvrant la lettre, encore sous l'impression désagréable de ses yeux hallucinés et des cadavres de rats brandis, et un frisson m'a glacé l'échine quand j'ai pris conscience que le vieux délirait ainsi depuis plusieurs jours et que je n'y avais jusqu'alors rien vu d'anormal, d'extraordinaire. Il m'a semblé qu'un vent de folie soufflait sur la ville entière et que moi seul, soudain, je m'étais rendu compte que nous en respirions les miasmes et que

nos esprits en étaient progressivement, irrémédiablement peut-être, viciés. Cela m'a tellement angoissé, sur le moment, que le cachet de la poste m'est d'abord apparu comme un signe funeste, avant que je me sois souvenu qu'il reprenait seulement le macabre emblème du festival.

Cet emblème est d'un goût, vraiment ! Et quelle idée que de le reproduire sur le cachet de la poste ! Quand je pense que dans tout le pays, et peut-être même au-delà, des gens sont allés chercher comme moi leur courrier ce matin, en revenant tranquillement de faire leurs courses, qu'ils ont jeté un regard négligent ou curieux sur le cachet de la poste pour en déceler la provenance, et que la première chose qu'ils ont vue, c'est cette plume trempée dans de la mort-aux-rats... Que vont-ils penser de notre ville ? Je n'ose imaginer quelle aura été leur réaction : ce frisson de répulsion qui m'a fait jeter l'enveloppe dans le vide-ordures au plus vite. Mais, à la lecture de la lettre, cette répulsion s'est d'abord transformée en angoisse puis, à mesure que les heures passaient, en véritable terreur. En ce moment même, j'ai la certitude qu'on m'épie, qu'on complot, qu'on conspire contre moi dans la pénombre du soir qui tombe sans que j'aie le courage d'affronter les ténèbres qui dilatent la pièce pour aller jusqu'à l'interrupteur. Tout à l'heure, quand le concierge est monté vérifier que j'avais répandu la mort-aux-rats aux bons endroits, j'ai cru que ma dernière heure était venue, qu'il allait m'assommer avant de me dépecer et de jeter mon cadavre dans le vide-ordures, ou peut-être m'empoisonner en me faisant avaler de force le contenu de mon propre flacon de mort-aux-rats. Il fallait l'entendre vaticiner contre la décadence des temps ! – j'en avais froid dans le dos.

Mais, maintenant qu'il est parti, j'en viens presque à regretter la furie de ses imprécations : dans le silence revenu, chaque craquement du parquet, chaque trotinement des rats derrière les plinthes, le moindre écho de pas dans la cage d'escalier, tout me fait sursauter et me jette dans des transes dont j'ai à chaque fois plus de mal à me remettre. Je me demande la peur au ventre quand celui qui a tué l'auteur de la lettre que j'ai reçue ce matin va surgir pour me la reprendre et effacer ainsi les dernières traces de son crime. Chaque mouvement des aiguilles de l'horloge accrochée au-dessus de mon bureau me rapproche de l'heure de ma mort, et pourtant je n'en puis détacher mon regard, je reste assis là, devant la lettre étalée sur mon bureau dont la blancheur fait ressortir les ombres de la pièce où des milliers d'yeux tapis guettent mon agonie. Si seulement je trouvais le courage de m'aventurer dans cette obscurité sans contour qui me cerne pour allumer la lumière ! Mais non, chaque fois que je m'y décide, au moment où je m'appête à me ruer

vers le noir recoin où doit se trouver l'interrupteur, un bruit, le mouvement furtif d'une ombre en forme de rat ou simplement le déchirement rauque de ma propre respiration me rejette tremblant sur ma chaise. Cela m'a demandé un effort presque surhumain, rien que pour avancer la main dans le noir et retourner le polar que j'ai eu la faiblesse d'acheter à un vendeur ambulant ce matin en allant acheter mon pain – cet effort sur soi-même, cette sensation de pure terreur quand ma main s'est soudain jetée sur le livre, ce choc, cet ébranlement de tout mon être quand mes doigts ont touché la couverture glacée, tout ça pour constater que la quatrième de couverture reproduit, à une échelle à peine réduite, la même rue sinistre où se glissent des rats, la même nuit obscurcie par la vapeur des bouches d'égout, la même ombre brandissant la même lame où se reflète l'éclat blafard d'une lune invisible ! Cette attente m'est insupportable. Si elle se prolonge trop, j'ai peur de voir mes mains s'emparer malgré moi du flacon de mort-aux-rats dont je devine le renflement tout proche dans la pénombre, comme une excroissance malsaine de la nuit, de les sentir le porter à mes lèvres, de sentir mes lèvres se refermer avidement sur le goulot et ma tête se renverser en arrière pour laisser le poison couler dans ma gorge et me délivrer de cette interminable agonie ; déjà, j'en viens presque à souhaiter que mon assassin vienne vite, et qu'ainsi elle prenne fin. Je n'ai guère d'illusion quant à l'issue de cette rencontre : comment, avec quoi me défendre ? Et puis, je suis plutôt timide, sans être tout à fait couard, et je ne me suis jamais battu – si un cadavre de rat suffit à m'impressionner, quelle contenance aurai-je face à un couteau, ou un revolver ? Cela paraît incroyable, à l'âge qui est le mien, mais je n'ai jamais vu d'arme que dans les films policiers, à la télé... Aller à la police ? J'y ai bien songé. Mais on va se moquer de moi, avec toutes ces histoires de chaînes de la chance personne ne me prendra au sérieux. Je ne peux rien faire, qu'attendre impuissant que mon assassin daigne enfin paraître. Pourtant, je ne puis me faire à l'idée que peut-être celui-ci s'arrangera pour qu'on croie à un suicide et que rien ne sera fait pour me venger, que ma mort sera tout à fait anonyme et sans importance, alors qu'elle me terrifie. Aussi vais-je mettre la lettre, cette lettre que j'ai reçue ce matin et que vous êtes en train de lire, dans une enveloppe et l'envoyer à ma propre adresse, comme je l'ai vu faire dans les films policiers dont je parlais plus haut, si je trouve le courage de m'aventurer dans les ruelles noires et infestées de rats qui mènent à la poste centrale – peut-être, vous qui lisez ces lignes, serez-vous plus courageux que moi et vous lancerez-vous à la poursuite de mon assassin, dans l'espoir de le trouver avant qu'il ne vous trouve. Et c'est peut-être ça

qui me terrifie le plus dans toute cette histoire ; qui me fait croire que mon assassin est déjà en route, que ma mort approche inexorablement, simple maillon d'une chaîne dont je ne puis entrevoir le commencement : à quel point tout coïncide, jusque dans les moindres détails, de ce qui m'est arrivé aujourd'hui et de ce que raconte le malheureux qui m'a envoyé cette lettre – à tel point qu'il me paraît vain et presque sacrilège d'y changer quoi que ce soit, ou même seulement d'y apposer ma signature, avant de la poster.